

REPUBLIQUE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

N° 36 Samedi 2 Mars 1946

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

10, rue du Languedoc, Toulouse

Prix : 5 francs

ABONNEMENTS : 3 mois, 60 fr. ; 6 mois, 115 fr. ; un an, 220 fr. — Compte chèques postaux : 1100-58

EDITORIAL

Prélude de tempête sur l'Espagne

BOULGARIE INTERNATIONALE TRIESTE ET LA MARCHÉ JULIENNE

Franco cherche ses derniers complices

La tragique réaction du général Franco en face des événements politiques qui se passent, aussi bien à l'intérieur de l'Espagne qu'au dehors, le chemin à suivre pour que notre pays puisse prendre sa part dans les tâches de la Démocratie et de la paix, est évidemment intéressante. La tactique d'autorité et de la peur, est évidemment intéressante. La tactique d'autorité et de la peur, est évidemment intéressante. La tactique d'autorité et de la peur, est évidemment intéressante.

L'exécution de patriotes espagnols soulève l'indignation mondiale. — En fermant la frontière des Pyrénées, Franco devance de 24 heures la décision française. — La France envoie une note à l'Angleterre et aux Etats Unis; ceux-ci remettent aux autres deux pays un plan commun, qui a été admis en principe.

PLUS QU'UN CRIME

En face de l'exécution de Cristino Garcia et ses camarades on peut répéter la phrase de Taylorland à l'égard de Napoléon : « C'est plus qu'un crime; c'est une faute ». Il y a à présent dix crimes et une seule faute, celle de montrer au monde la terreur franquiste lors que le monde entier a le regard tourné vers l'Espagne.

Cachin, Justin Godart, Paul Ellard, Jean Cassou, Pierre Emmanuel, Madeleine Braun, Pierre Bloch, colonel Rol-Tanguy, général J. Riville, Jacques Kayser, A. Violis, Edith Thomas, Gilbert de Chambrun, Guillemin, André Mazon, d'Asier de la Vigerie, Pascal Copau, Seghers, Armand Ségalon, Claude Bellanger, Elsa Triolet, Chambon, Greiner, Desormières, Jacques Nicolle, Georges Marrane, Pierre Hervé, Joseph Billiet, Jacques Billiet, Edmond Aron, Georges Gosnat, Charles Hilsun, Jacques Reberoy, Jacques Axel, Marcel Guizard, Paillet, Louis Patrol, Coustade, André Carrel, Loys Masson, Charles Vidrac, André Chanson, Henri Wald, docteur Rouquès, Claude Morgan, Georges Adam, Lucie Paris, Gabrielle Duchêne, Georges Sadoul, Emile Buré.

Le Monde s'est dressé contre Franco

Aux côtés de la France, le monde s'est dressé aussi. A Londres, les « Spanish Republican Friends » (Les Amis des républicains espagnols) ont tenu une meeting. Au Brésil il y a eu une manifestation à laquelle ont pris part des milliers de personnes.

Un verdict peut faire plaisir à M. Bevin

Un Conseil de guerre préparé de nouvelles condamnations à mort de personnes. Les condamnés à mort devaient en être les victimes. Avec vingt autres, ils étaient accusés d'attentat à la sûreté de l'Etat et pour tentative de reconstitution du parti socialiste.

Notre République n'avait fusillé personne jusqu'en 1936. Le 10 août les militaires se révoltèrent; des soldats tombèrent dans les rues de Madrid, le chef rebelle, le général Sanjurjo, n'en fut pas moins gracié. Franco n'éprouve ni le sentiment de la clemence humaine, ni celui de la pitié chrétienne.

Protestation des intellectuels

Nous reproduisons le manifeste lancé à Paris, par une sélection d'intellectuels qui représente la plus grande valeur intellectuelle de la France, ce qui donne à la protestation un prestige inestimable.

Indignation de la France

La France s'est dressée, avec indignation, contre la tuerie de Madrid et contre l'insulte à son gouvernement. Tous les journaux manifestent, en première page, leur colère. Dans toutes les villes il y a eu des manifestations.

Note du gouvernement espagnol

Le gouvernement de la République espagnole est pour le moins surpris de l'assassinat de Garcia Garcia et de ses neuf camarades. Pendant près de dix ans, les républicains espagnols ont signalé le caractère criminel de ce qu'on appelle l'ordre nouveau, qui continue d'ensanglanter la terre d'Espagne.

Une résolution de la Constituante

L'Assemblée constituante française a approuvé la motion que voici : « L'Assemblée nationale constituante apprend avec une douleur indignée l'exécution de Cristino Garcia et de ses compagnons de lutte, fusillés en haine de la liberté qu'ils avaient naguère défendue sur notre sol. Elle traduit la protestation de la conscience française devant cette nouvelle application de méthodes de répression et de contrainte que le monde civilisé a condamnées. L'Assemblée rappelle le motin voté par elle le 17 janvier 1946, invitant le gouvernement français à préparer la rupture avec le gouvernement Franco. »

La seule volonté de ce demi-nain, qui a grimpé au pouvoir en se servant comme marche-pied des baignoires qui s'étaient soulevées, est de produire une intention légitime de l'Espagne, ne souffrant pas de la monarchie, dont la dissolution ferait des complices de Franco. Ce serait les militaires qui consentent de leurs péchés passés, se partageant avec les monarchistes, la lourde responsabilité de l'accroître encore en faisant de l'Espagne une victime informée. A côté de ses facteurs, grâce auxquels Franco prétend poser un problème insoluble, à moins de payer des rûnes et une entière servitude, plus hautes figures de l'Eglise adoptent par haine de la République, un comportement qui ne leur permet pas de se rendre compte combien l'abime est proche.

C'est face à d'aussi criminelles que folles absurdités que nous devons montrer notre confiance inébranlable, non pas seulement dans les attitudes des gouvernements américains et anglais, mais aussi dans les attitudes des gouvernements français, d'aborder le problème espagnol par le canal serein et fécond du Conseil de Sécurité de l'O.N.U.

De cette façon, un problème aussi malheureux qu'irréductible, des points de départ, on pourra déterminer la légalité républicaine et, avec le témoignage universel basé sur la raison, on pourra établir une justice et une Paix qui ont été envisagés momentanément en Espagne et dont on voudrait la priver sine die.

Un autre prix Nobel nous venge

Benavente, le dramaturge espagnol, prix Nobel de littérature, lors de son arrivée en Argentine, a fait des déclarations hostiles aux républicains. Au moment où la cruauté de Franco soulève un cri de protestation universel, il déclare que nous sommes cruels et sans âme.

A cet homme de théâtre, qui a écrit : « Le prince qui n'apprit les choses que par les livres », la vie n'a rien appris. Il n'a pas compris ce qui se passe en Espagne. Il n'a pas compris ce qui se passe en Espagne. Il n'a pas compris ce qui se passe en Espagne.

Je dis espagnole parce que Gabrielle Mistral est née de mère espagnole, et parce que, bien qu'elle soit née au Chili, elle sent, pense et écrit en espagnol. Elle appartient à l'Espagne au même titre que Rousseau, républicain, appartenait à la France. On nous a dépeint cette résidente de Pedrales, à Barcelone, où elle échangeait ses vers contre des « sardanes » dansées par des jeunes filles érudites. Elle avait écrit un « arguils ricot » qu'elle a choisi le nom de « Mistral » parce qu'elle vivait sur les côtes de la Méditerranée. Elle aime cette Majorque, pleine de souvenirs de Ruben Darío, de Chopin et de tant d'autres artistes; cette Majorque où la lumière fit fuir de la couleur monstrosité; cette Majorque où l'on lâche des bombes sur Valence lune, « d'où tous les vents », dit-on, et où l'on a adopté, après de gâtelé grecque, sur la douce Alcante, de Gabriel Miró.

C'est elle qui a écrit : « Les quatre fédérations ont vu leurs vœux étudiés, sans délai, les mesures à prendre pour que tout trafic cesse, dans les délais les plus courts, entre la France et l'Espagne. » Le secrétaire de la C. C. T. informe le gouvernement français et le secrétaire de la Fédération syndicale mondiale de cette décision. L'Union des syndi-

cat s'est dressée, avec indignation, contre la tuerie de Madrid et contre l'insulte à son gouvernement. Tous les journaux manifestent, en première page, leur colère. Dans toutes les villes il y a eu des manifestations.

« Dites bien haut que l'Amérique de langue espagnole ne veut rien savoir de la culture de Franco, et que chez nous il ne restera rien de lui. »

« Si dans le choc des vœux universelles il manquait une voix française, la voix de cette lutte pérestre de langue espagnole est la aussi pour condamner le régime franquiste. La coupe est pleine. Du sang met de l'immortalité. Federico Garcia Lorca sortit à Gabrielle Mistral. »

A. FERNANDEZ ESCOBES.

« Les Américains n'aiment pas Franco » déclare un Américain autorisé

En prélude d'une conférence qu'il donnera le 10 mars au cinéma Gouffier, M. Georges Picard professe à l'Université d'Harvard, et Chief French Regional, et le directeur de la conférence de presse, à laquelle l'« Espagne républicaine » avait été aimablement conviée.

« L'Espagne républicaine » ne faillira pas à cette tâche. L'Espagne républicaine ne faillira pas à cette tâche. L'Espagne républicaine ne faillira pas à cette tâche.



1. Toulouse proteste contre les crimes de Franco et réclame la rupture avec son gouvernement dans une manifestation groupant 30.000 personnes, une des plus grandes depuis la libération. — 2. Mme Roosevelt reçoit, à Francfort, des Journalistes Allemands. — 3. Mme Anna Quinquand, sculpteur, première femme reçue à l'Académie des sciences coloniales. (Photos Pierre et « New-York Times »).

Le gros événement de la semaine est évidemment la rupture des relations entre la France et l'Espagne phalangiste, à la suite des exécutions de Barcelone et de Madrid. Toutefois, comme ces événements font l'objet, dans d'autres parties de ce journal, de commentaires autorisés, je les laisserai de côté pour aujourd'hui. Je voudrais attirer l'attention des lecteurs de ce bulletin sur une autre région d'Europe que j'ai eu l'occasion de signaler comme un point névralgique et sur laquelle des dépêches parloir inquiétantes ramènent périodiquement l'attention. J'ai parlé de Trieste et de la Vénétie julienne.

Des jours derniers, exactement le 27 février, l'« Echange Télégraphique » de Londres que, d'après des nouvelles récentes parvenues de la zone yougoslave, le maréchal Tito aurait concerté deux cents chars à proximité de la ligne Morgan. De là à envisager l'éventualité d'un coup de force sur le grand port de l'Adriatique, il n'y a qu'un pas. Les militaires anglo-saxons de la Péninsule, tout en reconnaissant le danger, n'auraient point de mesures spéciales pour y parer. Et cependant, on se souvient qu'à la fin des délibérations de l'O. N. U. la République fédérative populaire de Yougoslavie avait demandé que les militaires anglo-saxons de la Péninsule soient évacués de la zone yougoslave. Ce n'est pas tout. L'histoire nous rappelle que le cabinet de Londres, dont ces unités dépendent, avait démenti les allégations de l'O. N. U. et que le général Anders, en qui les Yougoslaves veulent voir des suppôts du fascisme, ont été, un moment affectés à la garde de quelques voies de communication en Vénétie et occupent surtout d'encadrer les camps de prisonniers.

Que l'empoiement par conséquent l'atmosphère, c'est que la question de Trieste et de la Marche Julienne des Yougoslaves a été le littoral slovène oppose, sans qu'il y paraisse, au premier abord, (car les Etats-Unis restent sur la réserve), le groupe anglo-saxon dans son entier et la Russie. La Grande-Bretagne, préoccupée de sauvegarder toute des Indes, qui constitue l'acte de l'Empire, voit avec méfiance toute tentative de poussée moscovite vers la Méditerranée. Et le Kremlin, de son côté, tendu vers le but éternel de la diplomatie tsariste ; l'accès du monde slave à la mer, applu d'autant plus le maréchal Tito que celui-ci paraît être — au sens latin du terme — son client.

Il serait peut-être temps de poser la question d'une autre façon et de se demander d'abord quelle est la volonté des habitants du territoire contesté. Ce sont eux qui, en définitive, feront les frais d'un solution maladroite du problème. L'histoire nous rappelle que par les arguments historiques avancés des deux côtés de la frontière et même par les arguments linguistiques ou ethniques, A ne compte la Yougoslavie, chaque nation pourrait revendiquer son rattachement au pays limitrophe et n'en sortirait pas. L'histoire, à dit quelque part Valéry, est le plus dangereux poison que l'histoire ait jamais agité. Elle permet en 1870 à des savants en « us » de l'histoire prussienne l'aspect d'une vengeance séculaire. Ne donner l'impression de l'histoire de la France du moment de Conradin de Hohenstaufen ? L'identité de langue est de valeur analogue. Les Gorans parlent depuis des siècles un patois italien et pourtant, Dieu sait de quel camp, au cours de la dernière guerre, ils ont délibérément choisi de servir.

Longtemps, la zone contestée, qui s'étend des Alpes Juliennes à Montefalco (Trieste) resta sous la domination de l'Autriche. Les cadres étaient allemands. La population croate, slovène ou italienne. Celle-ci, plus romane que celle-là, s'agitait au nom d'un christianisme qui répandait dans le monde les écrivains et hommes d'Etat de la Péninsule, d'audience plus universelle. En 1919-1920, au moment de la signature du traité de paix, le slogan « Trieste irredenta » fut repris par les communistes, Lloyd George et Wilson, à la plume de la Péninsule, des Anglais et de l'Amérique. Les Gorans, comme leurs représentants, L'audace de d'Annunzio s'empara de Trieste et de la zone contestée. Pour récompenser l'Italie d'avoir traité les Gorans, les Français, des Anglais et de l'Amérique, les Gorans furent représentés. L'audace de d'Annunzio s'empara de Trieste et de la zone contestée. Pour récompenser l'Italie d'avoir traité les Gorans, les Français, des Anglais et de l'Amérique, les Gorans furent représentés.

Trieste, qui auparavant servait de débouché à l'Autriche, à la Bohême et à une partie de l'Allemagne, était séparée de son hinterland. Cette position stratégique était exploitée chaque année par les nationalistes du Lloyd Triestino et la ligne Kustlich y avaient toujours leur attache, mais ses industries de transformation périssaient. Les Slovènes du Littoral, persécutés par les administrations prafascistes et fascistes d'origine italienne, furent expulsés.

Vint la deuxième guerre mondiale et, le 6 avril 1941, l'agression italo-allemande contre le royaume de Yougoslavie. De quel côté croit-on que se rangèrent les populations des provinces contestées ? Ces que les organisations communistes de Trieste, de Gorizia et de Udine, compris, s'y enrôlèrent. 20.000 hommes, originaires de ces régions, trouvèrent la mort dans leurs rangs. En Istrie, les sabotages de voies ferrées se multiplièrent. J'ai sous les yeux un document de l'administration des chemins de fer de Trieste, qui donne les chiffres suivants pour la période qui va du 25 juillet 1943 au 13 avril 1944, c'est-à-dire pour une durée de 9 mois et demi environ :

Ligne de Trieste à Bistria (ancienne Yougoslavie) : 45 attentats.
Ligne de Trieste à Gorizia (Trieste) : 29 attentats.
Ligne de Trieste à Udine : 23 attentats.
Ligne de Trieste à Pola (en pleine Istrie) : 74 attentats.
Ligne de Sv. Peter à Rieka (Flume) : 29 attentats.

Sur un point de cette dernière, sept attentats successifs ont eu lieu les 25 décembre 1943 ; 5, 17, 18 janvier ; 29 mars, 9 avril et 13 avril 1944.

Une telle statistique se passe de commentaires et montre clairement que les populations des provinces contestées se rangèrent du côté des Alliés.

Après la capitulation du Reich, Tito, jusqu'à l'arrivée des Anglo-Américains, occupa le grand port de l'Adriatique. Les communistes italiens locaux, en pleine fraternité avec leurs camarades slovènes, acceptèrent le rattachement à la République fédérative projetée ; Togliatti, chef du parti dans la Péninsule, y adhéra. Toutefois, Benito Mussolini, dans une séance de la commission des affaires étrangères, le 28 octobre 1945, un autre commissaire, Longo, affirme l'italianité de Trieste ; il est aussitôt soutenu par ce qui reste de la population italienne de Trieste, et par les fascistes de l'île, Luigi Salvatorelli confirme, en le déplorant, l'attitude « séparatiste » des communistes triestins. Mais son de cloche dans le « Risorgimento libéral » du 28, sous la plume de Franco Amoroso et dans « l'Indépendance » du 29 novembre, sous celle d'Antonio Ghirelli.

Ainsi donc, il semble bien que les revendications yougoslaves trouvent partout des appuis, sauf — pour les raisons que nous exposons au début — chez les puissances occupantes anglo-saxonnes. La solution du problème est venue du côté de la France, qui a imposé de force. Espérons que Belgrade le comprendra. Tito dit vouloir faire de Trieste et de l'« littoral slovène » un nouvel Etat fédéré, destiné à jouir de mêmes droits que les autres républiques. Trieste conservera son administration et même ses écoles italiennes. Cependant, les Yougoslaves sont prêts à consentir une internationalisation des installations portuaires, ils ne veulent pas entendre parler d'une internationalisation de la ville, ce qui créerait un nouveau Dantzig. Trieste est, à l'heure actuelle, un lieu de refuge pour les fascistes de l'île, qui acabit. Elle doit être nettoyée, retrouver, grâce à son hinterland, sa prospérité d'autrefois et servir de lien et non de pomme de discorde entre l'Occident et l'Orient réconciliés.

Pierre ORSINI.

ministre; Edouard Dupreux, socialiste; François de Menthon, mouvement républicain populaire; Maurice Lacroix, Union démocratique socialiste de la résistance.

Et Franco menace la France

En face de la note française et de la résolution de la Constituante, votée à l'unanimité des trois parties de la République, Franco a réagi comme un fanfaron authentique. L'agence Reuter a reçu de lui cette déclaration :

« En cas de difficultés avec la France j'enverrai ce pays et je l'occuperai avec autant de facilité que les Allemands en 1940. »

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE
Bureau : 10, rue du Languedoc
DIRECTEUR : RICARDO GASSET — GERANT : D. A. BOYA

Le de l'art espagnol "C'est la guerre civile"

LES AMOURS DE GOYA

affirme Don FERNANDO de los RIOS, Ministre des Affaires Etrangères de la République, à propos des derniers crimes de FRANCO.

IL FAUT QUE LES PEUPLES AGISSENT !

GOYA revint en Espagne pour s'y fixer définitivement en 1774. Il avait 29 ans. C'est alors qu'il décida d'en finir avec sa vie de débauche et de bohème et qu'il pensa sérieusement à se marier. Une amoureuse de jeunesse, avec la sœur de son ami d'enfance Bayeu, se cristallisa en un amour sérieux. Josephine Bayeu, jeune fille vertueuse, honnête, pudique, l'aimait tendrement. Elle l'admira parce qu'il était « bel homme », parce que, comme son frère, il était peintre, et aussi peut-être parce qu'il avait un caractère exubérant, aventurier et séducteur, car les femmes même les plus réservées, ont un penchant secret pour les hommes un peu canailles.



Doña Isabel de Cobos de Porcel
Louvre National Gallery

Après les cartons, Goya fut chargé de reproduire par la gravure les meilleures toiles de Velasquez, ce qui fut fait avec beaucoup de goût et de maîtrise des « Lances ». Il devenait à la mode. Bientôt les commandes se multiplièrent. Le portrait de noblesse même l'église grande protectrice de la peinture, lui donnaient une cote d'artiste de tout premier plan. En 1779, Merges le jeune, de l'école de Saint-Barthélemy fut nommé membre de l'Académie de Saint-Ferdinand. La consécration définitive se produisit en 1789 lorsque le roi Charles III le nomma peintre officiel de la cour.

Après un moment de réflexion, le ministre des affaires étrangères poursuivait : « C'est la continuation d'un régime que, pour d'autres motifs encore, on peut qualifier de régime d'instabilité. Loin de nous l'idée de demander une intervention dans le sens habituel de ce mot, mais je veux rappeler que les jeunes républicains américains, Vigny et le Venezuela, se sont prononcés : la première en disant que la non-intervention ne peut pas permettre que, sous couvert, on commette des crimes qui nient les droits essentiels de l'homme ; la seconde en déclarant, avec une grande clarté, que quand de pareils phénomènes se produisent, les gouvernements ont le devoir de rompre leurs relations avec les criminels. C'est bien, à mon avis, ce qu'il conviendrait de souligner dans de tels moments. C'est pour cela aussi que j'attache une grande importance à la récente résolution de la conférence de l'O. N. U., selon laquelle les peuples doivent agir, dans le cas où la situation se présente, d'accord avec les termes et l'esprit de l'accord que les Trois Grands signèrent à Potsdam. Nous espérons que cette résolution sera mise en pratique, car nous croyons que ceux qui voteront le frent en pleine conscience des devoirs qu'ils acceptent. »



Après un moment de réflexion, le ministre des affaires étrangères poursuivait : « C'est la continuation d'un régime que, pour d'autres motifs encore, on peut qualifier de régime d'instabilité. Loin de nous l'idée de demander une intervention dans le sens habituel de ce mot, mais je veux rappeler que les jeunes républicains américains, Vigny et le Venezuela, se sont prononcés : la première en disant que la non-intervention ne peut pas permettre que, sous couvert, on commette des crimes qui nient les droits essentiels de l'homme ; la seconde en déclarant, avec une grande clarté, que quand de pareils phénomènes se produisent, les gouvernements ont le devoir de rompre leurs relations avec les criminels. C'est bien, à mon avis, ce qu'il conviendrait de souligner dans de tels moments. C'est pour cela aussi que j'attache une grande importance à la récente résolution de la conférence de l'O. N. U., selon laquelle les peuples doivent agir, dans le cas où la situation se présente, d'accord avec les termes et l'esprit de l'accord que les Trois Grands signèrent à Potsdam. Nous espérons que cette résolution sera mise en pratique, car nous croyons que ceux qui voteront le frent en pleine conscience des devoirs qu'ils acceptent. »

Bayeu sentait en Goya la flamme d'un génie puissant. Il le protégeait, l'aimait comme un frère cadet. Il comptait qu'en se mariant avec sa sœur il deviendrait sérieux, qu'il travaillerait et qu'il abandonnerait ses habitudes de « voyous » et d'aventuriers. Or il se plaisait, pour se consacrer à son

art. Il savait Goya expansif, inquiet, tête brûlée, mais bon et fœlement honnête. Il le savait intelligent et surtout « artiste né ». C'est pourquoi il approuva de bon cœur le mariage de Josephine avec Goya.

Sur le terrain de ses activités artistiques tout montre qu'à cette époque Goya produisait beaucoup. Une autre lettre, écrite la même année, à son ami Zapater, parle d'une « Veillée des Douleurs » à laquelle il travaillait avec ardeur. Ce tableau que personne n'a vu doit être considéré comme perdu. Il commença à faire quelques portraits pour des particuliers, quelques cartons de genre, pas mal de dessins de toiles et majas. Mais il s'agit encore d'essais, de tâtonnements. Ce n'est pas encore la réussite, la notoriété, la révélation. Celle-ci viendra — comme nous l'avons dit — grâce à son beau-frère Bayeu.

Don Fernando de los Rios a maintenu la barbe grise, mais ses yeux ont été remplacés, comme toujours, aujourd'hui, deux jours après son arrivée de Londres, Don Fernando a l'air inquiet que nous avons vu dans ces jours décisifs pour la République. C'est que, tandis que les ministres étaient réunis, il recevait la nouvelle de l'assassinat de Cristóbal García et de dix autres républicains.

Quoiqu'il en soit, Franco ne veut pas de désordre. Le général Kindelan a été exilé à Fuerteventura (Canaries). Cinq « procureurs » ont été aussi expulsés de l'Assemblée nationale. L'intérieur de Franco, et Pablo Gamero, millionnaire. Quelques professeurs ont perdu leurs chaires.

Sept jours à Paris

Un art nouveau

Prélude de tempête sur l'Espagne

Les Etats-Unis proposeraient de retirer au gouvernement de Franco la reconnaissance « de jure »

LA VIE ECONOMIQUE

L'Espagne dans quatre miroirs

Reunion secrète

Une note des Etats-Unis sur la politique alliée

Decouragement monarchiste

TIMBRES-POSTE

Picasso toujours

Dix hommes

PARALLELE

"AVERTISSEMENT SANS FRAIS" ou "COMMANDEMENT AVANT SAISIE"

GALERIE DU LIVRE

TOUJOURS d'actualité, Picasso ne cesse de faire parler de lui. Des conférences à la Sorbonne, des tableaux à l'exposition au profit de la résistance espagnole. Un abbé le défend. Un critique l'attaque.

Il n'est pas besoin de dire combien il est accueilli la nouvelle parmi les émigrés. S'il était tombé des mitraillettes, le mur des Pyrénées n'aurait pu préserver Franco cette nuit-là.

De même que Franco, qui dans son incommensurable orgueil croit continuer à l'ignorer. Sa fin, il prétend la décider lui-même. Son genre de vie, il le protège et aussi sans aucun doute, les châlouses interventions auprès du Très Haut des prêtres catholiques espagnols assésinés par ses bandes.

Il y a cependant beaucoup plus grave et beaucoup plus important. Les peuples du monde entier, qui de nature sont droits et méconnaissent les faussetés diplomatiques, enregistrant avec une amertume non dénuée de la rage, par la force et concertés, de leurs gouvernements, commencent à parler eux-mêmes la parole. La parole des peuples presque toujours se traduit par des actes, en tous cas les annonces.

Plus tard, en 1936, on a essayé de reviser cette valeur et, dans un esprit favorable à la hausse, il a été dit que les intérêts français pouvaient être évalués de 1,5 à 2 milliards de francs. On ne devait, d'ailleurs, pas s'arrêter là, puisqu'une autre évaluation portait « l'ensemble » de ces valeurs à 5 milliards de francs. Nous acceptons volontiers cette deuxième évaluation, si elle a été tenue compte de tous les intérêts français qui peuvent ou non fructifier selon le régime politique instauré en Espagne.

Picasso toujours

Dix hommes

PARALLELE

"AVERTISSEMENT SANS FRAIS" ou "COMMANDEMENT AVANT SAISIE"

GALERIE DU LIVRE

J. de P. CAPEVILA

